

Sugestão de citação: Anonyme (Claude de Crébillon) (Ed.): "No. 15.", em: *La Bigarure*, Vol.12\015 (1751), S. 113-122, etidado em: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Ed.): Os "Spectators" no contexto internacional. Edição Digital, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.5127

Nº. 15

VOUS aimez les Arts, aussi bien que les Sciences, Monsieur. Hé ! quel est l'homme, pour peu qu'il ait de raison, d'esprit, & de goût, qui ne les aimeroit pas ? Il suffit de sçavoir de quelle utilité ils sont dans le monde, par les avantages & les commoditez que nous en retirons tous les jours, pour désirer, & chercher à les connoître. Ce sera donc vous faire plaisir, ainsi qu'aux personnes qui composent votre aimable société, que de vous entretenir sur cette matiere ; & c'est ce que je vai faire aujourd'hui. Je commence par les Arts agréables ; les utiles auront leur tour. Je vous dirai donc, au sujet des premiers, que le Sieur *Hecquet*, célèbre Graveur de cette Ville, vient de nous donner ici un Catalogue des Estampes gravées d'après Rubens, au quel il a joint l'Oeuvre de *Jordaens*, & de *Wischer*. Mais ce que j'ai trouvé de plus curieux, & de plus utile encore, dans ce petit Ouvrage, c'est un secret, que le dit Sieur à mis à la fin, pour blanchir les Estampes, & en oter les tâches d'huile. Comme je sçai que vous êtes grand amateur de ces sortes de productions de l'Art, j'ai cru que je vous ferois plaisir de vous communiquer ce secret, que voici.

QUELQUE beau que soit un Ouvrage, il n'est pas douteux qu'il perd beaucoup de son prix, si les spectateurs n'en peuvent pas découvrir toutes les beautez. Souvent les meilleures & les plus belles Estampes seroient mises au rebut, si quelque connoisseur ne les faisoit revivre, en leur rendant leur premier éclat. Or, voici, dit le Sieur *Hecquet*, le veritable moyen de le retablir, & de leur donner ce beau net qui contribue tant à les faire valoir.

« JE distingue dans les Estampes deux sortes de malpropretez. Les unes sont rousses, & les autres sont jaunes. La roussueur provient de ce qu'elles ont été trop exposées aux impressions & aux injures de l'Air. Les jaunes sont celles qui ont été imprimées avec de l'huile qui n'étoit pas assez brulée ; Car quand les Imprimeurs n'ont pas l'attention de faire assez bruler leur huile, les Estampes deviennent jaunes dès les premiers jours ; ce qui provient de ce que l'huile n'ayant point assez de corps, elle coule à coté de la taille, & jaunit le papier. L'operation que je propose ne se fait qu'à la chaleur du Soleil. Plus il est chaud, plus elle est prompte : Ainsi les mois de Juin, Juillet, & d'Août sont les plus favorables ; & voici comme l'on y procede.

ON prend une Table, ou des planches ; On attache des petits cloux des deux côtez ; on y passe des fils en travers, pour empêcher que le Vent n'enleve les Estampes. On étend ensuite du papier, de peur que les pores du bois, venant à s'ouvrir, ne communiquent à l'Estampe la roussueur de l'eau, qui s'y attacherait, & qui seroit plus difficile à ôter que la tache d'huile. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait plusieurs feuilles de papier les unes sur les autres ; il suffit que la Table, ou les planches, en soient entièrement couvertes. On y placera les Estampes sur les quelles on veut faire l'operation, & l'on versera dessus de l'eau bouillante. Il faut avoir l'attention d'en verser partout ; & comme il y a des endroits où les Estampes se recoquillent, & que les plus élevez se sechent plus vite, on aura une Eponge fine ; & on se servira de l'eau qui est dans les creux des Estampes, pour en mouiller ceux qui se sechent. Après avoir versé trois ou quatre fois de l'eau bouillante, on s'aperçerra que le roux ou le jaune de l'Estampe s'attachera dessus. Il ne faut point s'en inquietter. Plus les Estampes blanchiront, plus cette espece de rouille augmentera. Quand les Estampes seront blanchies, on les mettra dans un vaisseau quaré, de cuivre, ou de bois, de la capacité de la plus grande Estampe. On versera alors dessus de l'eau bouillante ; & on couvrira le vaisseau, avec du linge, ou quelque étoffe, pour bien conserver la chaleur. Au bout de cinq ou six heures, cette rouille se detache, & s'évapore dans l'eau. Il faut observer, avant de verser cette derniere eau, d'étendre sur les Estampes, déjà mouillées, une feuille de fort papier blanc, de crainte que l'eau bouillante ne les dechire.

CETTE operation finie, on les étend sur des cordes, pour en exprimer l'eau ; & quand elles seront à moitié seches, on les mettra dans des feuilles de papier, ou entre des cartons, qu'on chargera de quelque chose de pesant, afin qu'elles ne se recoquillent point. Il faut que les Estampes soient bien rousses, pour qu'elles ne blanchissent

point en deux jours ; car elles blanchissent ordinairement dans un. La même opération ote toutes sortes de taches d'huile ; mais il faut y employer plus de tems. J'ai mis quelque fois huit jours à en oter une. Il est vrai qu'elle étoit de l'huile dont les Peintres se servent, & qui est la plus difficile à détacher, surtout lorsque la tache est inveterée. Je prends alors la precaution de ne point exposer la gravure ; je tourne pour cet effet mon Estampe, de crainte que l'ardeur du Soleil n'en enleve la fleur. »

VOILA, Monsieur, un secret bien simple, & qui fera beaucoup de plaisir aux Amateurs, curieux, & connoisseurs en Estampes. Par là on pourra rendre, aux Ouvrages de nos plus habiles Artistes en gravure, toute leur beauté, & donner aux anciens Peintres, dont ceux-ci nous ont copié les chef-d'œuvres, une espece d'immortalité qu'ils meritent.

MAIS voici une matiere bien autrement interessante pour le Public, & sur la quelle il est assez étonnant qu'on ne se soit pas plus exercé, qu'on n'a fait jusqu'à present en *France*. C'est la *Metallurgie*, où <sic> *l'Art de tirer, & de purifier les Metaux*. Un livre qui vient de paroître sous ce titre pourra contribuer à donner à cet Art, qui est si essentiel aux choses de la vie, la perfection qui lui manque ; & c'est une obligation que nous aurons à M. *Gosford* qui l'a compilé. Je dis compilé ; car cet Ouvrage, qui est en deux gros volumes in 120. n'est qu'une espece de recueil de Traitez & de Dissertations, aussi rares qu'excellents, qui ont déjà été faits sur cette interessante matiere ; mais qui par négligence, ou par les malheurs des tems, ne se trouvent plus.

DANS une Preface, ou espece de Dissertation, qu'il a mis à la tête, M. *Gosford* fait voir combien notre *France*, qui n'est pas moins riche en Mines que les autres païs, a perdu, & perd encore de richesses, par la negligence de ses habitants, & par le peu d'attention de ceux qui étoient, & sont chargez de la recherche, de la découverte, & de l'exploitation de ces Trésors qu'il semble que la Nature ne nous ait cachez, que pour nous rendre aussi laborieux que le sont à cet égard les *Anglois*, les *Espagnols*, les *Allemands*, les *Saxons*, les *Hongrois*, tous les peuples du *Nord*, & ceux même du nouveau Monde. Par l'état que Mr. *Hellot*, de l'Academie des Sciences, vient de donner des Mines, en tout genre, soit de Metaux, soit de Mineraux, qui sont dans ce Royaume, on auroit, dit-il, da la peine à croire le nombre considerable qui s'en trouve, si ce Sçavant n'avoit eu la precaution de citer les Auteurs & les Memoires qui les ont indiquées ; Et si nos *François*, secondez par un Ministre amateur du bien public, prenoient une fois goût à ce genre d'entreprise, on pouroit regarder la *France* comme un nouveau *Perou*, ou comme un second *Potosi*.

POUR rendre ces Tresors utiles à notre Nation & l'encourager à cette entreprise, M. *Gosford* donne dans ce Livre une Traduction de la *Metallurgie* d'Alvarès Alonzo *Barba*, le meilleur Ecrivain, & le plus estimé des *Espagnols* pour ce genre de travail. Il y a joint quelques operations, très utiles, tirées d'un autre Ouvrage, composé, en 1569, sur le même sujet, par Bernard *Perès* de *Vargas*, & le Traité d'Alonzo *Carillo* sur les Mines d'*Espagne*. Ces trois petits Traitez, joints à quelques Additions, forment le premier Volume du livre de M. *Gosford*.

LE second, qui n'est pas moins utile, ni moins agréable que le premier, est composé de Dissertations & de Relations extrêmement rares, ou qui n'avoient point encore paru dans notre langue. La premiere est le Mémoire du Sieur de *Malus* sur les Mines des *Pirénées*. Il est suivi de deux petits Traitez très anciens, composez par la Baronne de *Beausoleil*. A la suite de ceux-ci vient un quatrieme, qui a pour titre *Le Paradoxe du Sieur Granger*, où il prouve que les Metaux végètent, & vivent dans la Terre, à leur maniere. Ce Traité, qui n'étoit pas commun, est ici donné comme un *Paradoxe*, ainsi que l'a qualifié l'Auteur.

«Il y a cependant des raisons, dit à cette occasion M. *Gosford*, qui feroient croire que cette opinion n'est pas sans fondement. Depuis combien de siecles ne tire-t-on pas de l'or du païs de *Sofala*, sur la côte Orientale d'*Afrique*, sans que néanmoins les Mines en soient epuisées ? Quelle prodigieuse quantité d'or & d'argent n'a-t-on pas enlevée du *Perou* ? Cependant les sources de ces Metaux ne sont pas taries ; & l'on y manque plutôt d'Ouvriers, que de Metal. Il semble donc qu'ils se reproduisent de leurs cendres & de leur propre germe.

JE crois, continue M. *Gosford*, pouvoir rapporter ici quatre faits qui autorisent la Vegetation des Metaux. Le premier est celui qui est rapporté par Monsieur *Chambon*, premier Medecin du Roi de *Pologne*, Jean *Sobieski*, dans ses Observations sur les Mines d'Or, d'Argent, & de Mercure ; le quel dit avoir été dans une Mine où trois hommes, ayant été abîmez par les decombres, y furent, au bout de quelques années, convertis & changez, partie en argent, partie en or, selon le degré de perfection de leur substance. Le second fait est tiré de la Relation de Christophe *Merret* sur les Mines d'Étain de *Cornouaille*, en *Angleterre*, dans la quelle on trouve ce qui suit. » <sic> On fait des monceaux avec la terre qu'on a séparé des Minerais & au bout de six ou sept ans, on en tire encore du Metal ; & les Mineurs y font beaucoup de profit. On a remarqué qu'il faut ce nombre d'années avant qu'on

puisse travailler cette terre avec avantage. « On voit par ces deux faits, mais surtout par ce dernier, continue M. *Gosford*, que les Metaux végètent, & se reproduisent de la substance même qui d'abord leur a donné l'être. Il en est, sans doute, de même des autres, selon le serment qui leur donne la vie.

A ces preuves j'ajouterai, pour un troisième fait, ce que je vis moi-même à *Vienne en Autriche*, l'an 1722. C'étoit un bloc de Marbre blanc, trouvé près de *Carlsbad*, en *Bohême*. Il avoit, de longueur, un peu plus d'un pied & demi, sur un pied de largeur. Dans les fentes de ce bloc végétoit un Arbre, d'argent très pur, à plusieurs branches, du poids d'environ trois ou quatre Marcs. Cet Arbre s'élevoit de près de deux pieds, & le tronc avoit, d'épaisseur, environ quatre lignes, sur un pouce & demi de large. Il s'étoit canelé par la force avec la quelle il avoit poussé ses rameaux au travers du Marbre. Ce Phenomene qui me fut montré par M. le Chevalier *Garelli*, premier Medecin de S. M. Imperiale *Charles VI.* me fit croire alors que les Metaux avoient un germe, ou une semence, qui les faisoit croître, végéter au moyen du levain qui leur est propre, par le secours de la chaleur interieure qui, du centre de la Terre, pousse jusqu'à la circonference, & donne un être particulier aux diverses substances qu'elle rencontre.

ENFIN un quatrième fait me fut rapporté, il y a une dizaine d'années, par un célèbre *Espagnol*. C'est le vertueux, mais infortuné M. *Maccanas*. Il m'assura donc que les Commissaires des Mines, passant, au *Perou*, près des décombres d'une Mine d'or fouillée & travaillée, il y avoit environ vingt ans, l'un d'eux, à l'inspection de la terre, jugea qu'elle contenoit de l'or ; mais l'autre, qui avoit dans son Registre l'état des Mines dont on avoit tiré le Metal, marqua le tems où l'on avoit travaillée. On ne laissa pas d'en faire l'essai ; & l'on en retira autant d'or, que l'on avoit fait auparavant ».

VOILA, Monsieur, des Phenomenes & des decouvertes que j'ai cru qui interresseroient votre curiosité, & dont, par cette raison, j'ai été bien aise de vous faire part. Le reste du second volume de la *Metallurgie*, de Mr. *Gosford*, consiste en deux fragments qui regardent les Mines de notre *France*, cinq Relations, traduites, des *Transactions Philosophiques d'Angleterre*, sur les Mines de differents païs. Ces Relations sont suivies de deux autres, tres curieuses, l'une de M. Bernard de *Jussieu* sur la Mine de Mercure qui se travaille près d'*Almaden*, en *Espagne* ; & la seconde est de M. de *Reaumur*. Cette dernière est une histoire des rivieres qui roulent des paillettes d'or dans leur fable. Ces deux morceaux, qui viennent de deux grands Maitres, ne peuvent manquer de faire plaisir aux Lecteurs curieux. Enfin M. *Gosford* finit par un certain nombre d'operations particulieres qu'il a rassemblées, & qui traitent de la fonte, de la purification & de la perfection des Metaux, aussi bien que de la trempe du fer, où de l'acier, qu'on sçait être si nécessaire, & si essentielle pour travailler avantageusement les Metaux les plus precieux.

TEL est le précis & l'abrégé d'un Ouvrage qui ne peut être qu'extrêmement utile, soit aux Artistes appliquez & amateurs de leur profession, soit à ceux qui s'adonnent à la connoissance de l'Histoire Naturelle. Comme je sçai, Monsieur, que cette connoissance fait votre étude, & votre amusement à vos heures de loisir, j'aurois cru manquer à ce que votre amitié exige de moi, si j'avois laissé passer cette production, sans vous en rendre compte.

LE même motif m'engage à vous faire part de la pièce suivante dont j'espere que vous serez encore plus satisfait, que de ce que vous venez de lire. Le sujet sur le quel elle roule, & le nom de son célèbre Auteur m'en sont de sûrs garants.

VERS
A MONSEIGNEUR le DAUPHIN

Sur la Naissance du Duc de BOURGOGNE,
*Par Monsieur Nericault Destouches *¹.*

AUTREFOIS je chantai ton illustre naissance

Comme un gage certain du bonheur de la FRANCE ;
Et ma Muse, exprimant ce que dictoit mon cœur,
Annonça, cher DAUPHIN, ta future grandeur.

¹ * C'est le puls célèbre & le meilleur de nos Poëtes Comiques, après *Moliere* & *Regnard*, & qui n'a point d'autre deffaut, que celui dont il se plaint lui-même dans cette pièce.

Bientôt l'effet suivit ce glorieux présage,
 Quand te livrant au feu de ton noble courage
 Tu bravas, en Héros, aux Champs de *Fontenoi*,
 La foudre qu'afrontoit un bon Pere, un grand Roi.
 J'avois aussi prévu qu'aux exploits Héroïques
 Tu joindrois un goût sûr pour les Arts Pacifiques.
 Aujourd'hui cet augure est si bien avéré,
 Qu'il semble par le Ciel à ma Muse inspiré.
 Ah ! que n'a-t-elle encor cette heureuse saillie
 Qui d'un jeune Poète illustre le genie,
 Pour chanter le destin de ce Prince naissant
 Heritier de ta gloire ainsi que de ton sang !
 Mais hélas ! c'en est fait, la pesante vieillesse
 M'interdit le pouvoir de voler au Permesse.
 Après un long séjour dans le docte Vallon,
 Plus on vit, plus on rampe au pied de l'Helicon.
 Mon Pegase retif ne bat plus que d'une aile,
 Et va d'une lenteur qui desole mon zèle.
 Envain je prends l'essor pour célébrer l'amour
 Que l'Ayeul, & le Pere, & la Ville, & la Cour
 Ont pour l'aimable Enfant & sa charmante Mere ;
 Tout me ravit, m'enchanté ; & tout me desespere.
 La FRANCE retentit des plus gracieux chanta ;
 Et je n'y puis mesler que des Airs du vieux tems ;
 Je ne sçai plus tirer de doux sons de ma Lyre ;
 Sous mes doigts engourdis le plus bel Air expire.
 Plains mon sort, grand DAUPHIN ; & vois quelle douleur
 Cause un âge contraire aux transports de mon cœur.
 Heureusement, je trouve, en nos jeunes Poètes,
 De mes ardents souhaits d'habiles interpretes ;
 Je les vois à l'envi courtiser Apollon,
 Pour Ode, Madrigal, Epigramme, Chanson,
 Et pour les divers chants qu'au Parnasse on aprête,
 Quand on veut célébrer une brillante fête.
 S'ils viennent à sçavoir qu'un foible & vieux rimeur
 Au Prince nouveau né veut presenter sa fleur,
 Ils diront : c'est à nous à rendre un tel hommage :
 Toute fleur Poëtique appartient au bel âge.
 J'y consens ; je leur cède ; ils suppléeront pour moi.
 Rimer est leur talent ; ce n'est plus mon emploi.
 La rime se refuse aux efforts de ma veine ;
 Après le moindre essai ma Muse est hors d'haleine,
 Et dès qu'elle commence, elle aspire à la fin.
 Horace, esprit sensé, delicat, noble & fin,
 Ton Auteur favori, comme celui d'Auguste,
 Nous donne, en beau Latin, un avis sage & juste
Solve senescentem, dit-il, *sanus Equum*,
Ne forte ridendus peccet ad extremum.^{*2}.

² *Horat. I. Epist. I. Vs. 8. & 9.*

Je me le tiens pour dit, & me bats en retraite.
Envitons le peril, prévenons la defaite.
Je me borne au silence ; & desormais je veux
Faire pour ton cher fils, non des Vers, mais des Vœux.

AVOUEZ ici, Monsieur, quoiqu'en dise le modeste M. *Destouches*, qu'il faut avoir encore l'esprit bien masle, & bien plein du feu Poétique, pour faire des Vers de la beauté de ceux que vous venez de lire. Que nous serions heureux si quantité de jeunes gens, qui se donnent pour Poètes, pouvoient en faire de semblables !

J'ai l'honneur d'être &c.

Paris ce 26 Octobre 1751.